

# DE LA RUE A LA RIME

## ALIBI MONTANA

**A**libi

**L**iberté

**I**nventif

**B**arreau

**I**mpro dans les freestyles

**M**usique

**O**pérationnel (OP)

**N**ikarson

**T**rafic

**A**uteur

**N**o limit

**A**venture

EXTRAIT

# DE LA RUE A LA RIME

## ALIBI MONTANA

Alibi

Liberté

Inventif

Barreau

Impro dans les freestyles

Musique

Opérationnel (OP)

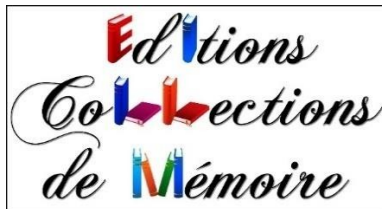
Nikarson

Trafic

Auteur

No limit

Aventure



EXTRAIT

# PREFACE

*par Dawala Badiri Diakité (PDG de WATI B)*

Nikarson Saint Germain est un rappeur ayant plusieurs collaborations et plusieurs albums à son actif, ce qui va lui permettre d'avoir plusieurs casquettes dans le milieu.

C'est un homme d'origine haïtienne ayant grandi dans la cité des 4000 à la Courneuve, il va perdre ses parents assez tôt et devra s'occuper de son frère et sa sœur.

Il va connaître tous les travers des quartiers, sortir un premier disque jusqu'au jour où la police enfonce la porte de son appartement.

Mais c'est beaucoup plus complexe que ça et vous allez tout comprendre dans ses confessions.

EXTRAIT

## Mon business

Dans mon équipe, on était liés à la vie à la mort, chacun de nous était prêt à mourir pour les autres. Ce que l'on appelle des « équipes », c'est l'équivalent des gangs aux Etats-Unis. On a grandi dans la même galère, on connaît nos familles, nos histoires, on se soutient, on essaie de s'en sortir ensemble, de gagner de l'argent pour crever le plafond du ghetto, pour avoir un peu d'oxygène et entrevoir un avenir plus gai, même si c'est pour peu de temps.

Quand on fait du business dans la cité, il ne faut pas se mentir, c'est pour gagner de l'argent, améliorer le quotidien, se faire plaisir, avoir l'illusion qu'on va s'insérer dans la société.

J'étais tombé progressivement dans le trafic et sans m'en rendre compte. J'avais commencé par un petit service parce que j'avais besoin de tune, que ma famille galérait et que je n'avais pas d'espoir de travail stable. Et de petit service en petit service, je me suis retrouvé de plus en plus impliqué, jusqu'au moment où j'ai monté ma propre équipe et où j'étais le boss.

Je m'étais fait recalier à chaque demande de stage en entreprise dès les années collège et lycée.

Au début je ne savais pas trop pourquoi avec mes potes noirs ou fonceés, on n'arrivait pas à se faire embaucher. Mon CV n'était pourtant pas mauvais et j'avais mon bac en poche, mais mes origines et mon adresse « Cité des 4000 à La Courneuve » ça faisait flipper les DRH autant que les petits patrons. Les portes qui se fermaient sur mon chemin étaient de plus en plus nombreuses au fil des mois et des années. Et puis, un jour, j'ai capté que ma dégaine faisait

peur, que ma couleur ne passait pas, que mon nom bloquait et que je devais me résigner à ne pas trouver de travail.

J'avais déjà la passion du rap et j'écoutais des titres de NWA, Express D., Nas, 2pac, quelques morceaux rap Français de NTM et IAM. Le business était un moyen de vivre et de trouver de l'argent rapidement parce qu'on ne vit pas facilement de la musique.

Le tout début de l'écriture et du rap en impro pour moi, ça été pendant mes années collège et lycée où j'ai commencé à écrire mes premières rimes pour parler des choses qui se passaient à la Courneuve, autour de nous, des choses qui nous arrivaient et qu'on vivait dans nos familles. Je commençais déjà à écrire sur des instrumentaux Américaines à cette époque. C'est comme ça que je me suis lancé dans le rap, en découvrant les instrumentaux, le style et en ressentant le besoin de raconter mon quotidien, de témoigner de ce que je vivais. Avec des potes, dès l'âge de 16 ans, on a essayé de structurer nos freestyles en montant un groupe et c'est à partir de ce moment que j'ai mieux travaillé mes paroles et perfectionné mes textes. Mon style était déjà en germe avec ces premiers titres.

J'étais moins en free style qu'à mes tout débuts.

Dès l'arrivée du rap en France, j'avais commencé à chanter devant mes potes, en bas de chez nous et aussi dans ma chambre. Je rêvais d'une carrière dans la musique sans vraiment y croire, en pensant que c'était un rêve inaccessible mais un rêve qui me faisait du bien malgré tout. Quand je rêvais de devenir rappeur, je me sentais bien, ça me mettait de bonne humeur. Mes potes m'encourageaient et ils me disaient tous que j'avais du talent. Mais ça me paraissait



encore impossible à ce moment-là de pouvoir vivre ce rêve et de vivre un jour du rap. J'ai d'abord posé sur plusieurs mixtapes – qu'on appelle aujourd'hui des compils – avant d'être repéré dans le milieu du rap.

Mes premiers titres parlaient uniquement de mon quotidien dans ma cité des 4000, de mes potes, du trafic et des tensions de la rue. J'avais composé des titres sur ce que je vivais avec mes proches pour exprimer le besoin de témoigner de ce que je voyais depuis des années, de tout ce qui n'allait pas autour de moi.

J'avais la sensation d'être bon dans ce que je faisais mais ça ne suffisait pas, il fallait que d'autres personnes que mes potes me le disent pour que je sache à quoi m'en tenir, et c'est au fur et à mesure de mes rencontres et de mes premiers free styles dans les studios que j'ai commencé à croire en moi. Mes premiers freestyles ont été écoutés par d'autres qui avaient amenés des propositions en disant :

- « Waaahh, j'aime bien ce qu'il fait ce gamin, c'est pas mal, je fais une compil et j'aimerais bien qu'il pose dessus ! »

Mes premières mixtapes ont déclenché peu de temps après une première rencontre importante, avec l'appel d'un ingénieur de studio qui m'a dit : « Ce gars-là qui fait une compil, il a écouté tout ce que tu as fait, il aimerait bien que tu poses sur sa compil. » C'est comme ça que j'ai été repéré par No Smoke et Vicela records. Ce label m'a proposé une collaboration par la suite et m'a fait une proposition :

- « Pose sur notre compil et on verra après, pourquoi pas aller beaucoup plus loin avec toi, enregistrer un maxi et des choses comme ça ensemble. »

On était au début des années 2000, j'avais 24 ans, et j'ai posé sur une première compil de Vicela Records, un disque national avec de nombreux rappeurs, beaucoup de gens plus ou moins connus à l'époque et dont certains ont continué dans le rap. Mon titre parlait de l'ambiance qui régnait dans ma cité des 4000 et de l'esprit de révolte dans lequel on baignait tous.

Ensuite, le producteur m'a proposé d'enregistrer un maxi, avec quelques chansons que j'avais écrites pour eux, des titres qui avaient eu un petit écho dans la rue et qui tournaient doucement mais sûrement dans le ghetto. Je commençais déjà à avoir une crédibilité autour de mon nom au niveau des quartiers, mais pas encore au niveau de l'industrie musicale.

Grace à mes projets avec Vicela Records. J'ai été repéré par un jeune label, Menace Records, qui deviendra très rapidement le label le plus important de ma carrière. Le producteur de ce label, qui s'appelait Bayes était aussi le fondateur et le patron du label Menace Records, et il était venu me chercher dans ma cité pour me proposer de signer sous mon nom. On avait la même vision des choses, le même feeling et je sentais qu'il avait le bon charisme pour m'aider à me lancer dans cette carrière.

Il était lui-même un jeune issu de la cité, et était originaire du 95. C'était un mec intelligent qui avait déjà des idées d'édition précises à l'époque et qui avait sorti plusieurs disques. Il avait bossé avec plusieurs personnes du Secteur A, des gens qui n'étaient pas exclusivement issus du milieu du rap. Il a cherché à me contacter après avoir écouté plusieurs de mes titres qui étaient arrivés jusqu'à lui par le biais du monde du ghetto, et qui parlaient justement de la vie des cités et qu'il connaissait bien aussi, et en particulier

de la Courneuve et du 93, où j'ai grandi dans la banlieue nord de Paris, à côté du 95 d'où il venait lui-même.

Il savait que je bossais avec les gens de Vicela Records et il m'a appelé sans passer par leur intermédiaire. Il avait beaucoup donc même sans passer par eux, il a réussi à me joindre. Il est même venu dans ma cité à La Courneuve pour me proposer une collaboration.

Il était venu avec l'objectif de me convaincre de signer un contrat avec lui, ce que j'ai fait après qu'on ait discuté autour d'un repas. On s'était mis d'accord sur le lancement de ma carrière et j'ai signé pour réaliser trois albums sous son label. Dès la signature du contrat, je suis rentré en studio pour signer mon premier disque intitulé « T'as ma parole » une sorte de mini album de 13 titres. J'ai fait une radio, une interview dans le magazine Rap Mag, et j'ai assuré deux semaines de promo après la sortie du disque. C'est Bayès qui gérait cette partie avec la presse, et qui organisait les rendez-vous. Je ne voulais pas encore arrêter le business, mais j'étais dans le questionnement. C'est à ce moment que j'ai découvert l'univers des enregistrements en studio et de la promo avec la radio et la presse écrite, des événements que Bayès organisait avec les journalistes.

Ma mixtape « T'as ma parole » avait rapidement connu un succès d'estime. Ce n'était pas des ventes folles mais mon nom commençait à circuler dans le milieu, dans le ghetto, dans les quartiers, parmi les jeunes de ma génération. Il y avait une résonance et un début de notoriété modeste prometteur. Et le label Menace Records capitalisait justement sur mon nom qui commençait à bien circuler.

Pendant ce temps-là, j'étais déjà à fond dans le business, avec ma propre équipe que j'avais montée à Villetaneuse,

quand mon business s'est développé. C'était chaud, j'avais commencé à dealer après mon séjour à Fleury Mérogis et j'étais complètement partagé entre le trafic et la musique. J'étais trop dans le trafic pour pouvoir décrocher une journée complète mais je sentais que ces projets étaient une chance pour moi. Alors j'ai fait le maximum pour trouver du temps. Parfois j'étais en studio et en même temps je devais régler un problème au téléphone ou quitter le studio brusquement pour arranger un coup avec mes lieutenants ou mon frère. Il m'est souvent arrivé qu'on me téléphone pour me dire ce qu'il s'était passé, qu'untel était passé, qu'il y avait un truc bizarre... Je suivais tout de près et j'étais secondé par mon frère sur le terrain, il réglait certains problèmes quand j'étais en enregistrement. Mais je devais parfois intervenir directement et quitter le studio plus tôt que prévu pour régler une affaire.

Je faisais du business tous les jours, ça rapportait de l'argent parce qu'on y consacrait beaucoup de temps, il y avait des jours où j'allais enregistrer mon disque et après il fallait que je retourne à la cité pour gérer le business. Il y avait aussi des jours où j'allais en studio pour enregistrer des titres, et d'autres jours où je restais dans la rue toute la journée pour faire du trafic. On était en plein dans tout ça. J'avais connu une ou deux gardes à vue, mais je m'en étais toujours sorti sans ennuis judiciaires. Je trempais de plus en plus dans le trafic quand j'ai signé mon contrat avec Bayès. Le rap faisait déjà partie de ma vie à part entière depuis mon adolescence et il était devenu comme le fil conducteur de ma vie. Je m'y suis toujours raccroché. C'était ma passion et il m'aidait à surmonter toutes mes difficultés, à exprimer mes émotions et ma révolte mais je ne pouvais pas encore en vivre. C'est pour cette raison, ça que je vivais une double vie entre rap et trafic. Je séparais bien les deux univers et à

cette période, j'étais de plein pied dans le trafic. J'étais de plus en plus plongé dans le business et je prenais de plus en plus de risques avec mon équipe à cause des enjeux financiers qui entraînaient automatiquement des prises de risques importantes sur fond de grosses rivalités avec les équipes concurrentes.

Malgré le trafic qui était au cœur de mes activités, le rap restait présent dans mon quotidien et Bayès me motivait dans cette direction. On envisageait de bâtir ensemble un projet, avec moi d'un côté qui rappais mes histoires sur les disques et qui faisait la promotion dans les magasins tandis que de son côté Bayès s'occupait du reste. Il m'avait convaincu de cette collaboration avec lui et on a enregistré ce premier disque, « T'as ma parole » dans cette perspective de lancement de mon nom sous son label. J'avais déjà choisi mon nom d'artiste Alibi Montana. C'est sous ce nom de rappeur qu'on m'a connu depuis mes débuts. Mais mon vrai nom est Nikarson Saint Germain.

Mes potes d'enfance m'appelaient Alibi depuis les années collège.

On m'avait surnommé comme ça car je trouvais les meilleures excuses pour tout le monde.

A l'école, au collège, pour des mauvais courriers des professeurs, j'analysais la situation et je leur trouvais les meilleurs arguments pour les aider à se justifier. Je trouvais des « alibis » en béton. Mais j'avais aussi d'autres pseudonymes, comme Keurzi, que j'aimais bien aussi.

J'ai complété mon nom d'artiste par la suite en ajoutant Montana, en référence au personnage de Tony Montana joué par Al Pacino dans Scarface, que j'adorais. J'ai toujours été un grand amateur de films d'action et de

gangster. Ce qui résonnait le plus en moi, c'était surtout le tempérament volontaire des personnages principaux ce genre de films. Ils avaient tous un caractère tenace, une envie viscérale de surmonter les épreuves de la vie, d'atteindre leur rêve et je me reconnaissais dans leur volonté d'y arriver

Scarface est un film culte pour moi. En venant d'une famille et d'une cité issue de l'immigration, j'ai adoré le personnage de Tony Montana, immigré cubain fraîchement débarqué à Miami, et déterminé à réaliser son rêve à n'importe quel prix, en allant même jusqu'à la criminalité et au trafic. Mais c'est un film culte aussi pour toute ma génération et un nouveau Scarface version 2017 arrive dans les salles cette année.

J'ai écrit une chanson sur mon nom de scène « crie mon nom » que j'ai chanté en duo avec Sefyu, Danny Dan, et Ol Kainry, et dans laquelle j'explique mon amour pour les films américains que j'ai beaucoup regardés et aussi l'univers du trafic qui faisait partie de ma vie dans ma jeunesse et qui a marqué ma vie et ma carrière.

« ALIBI MONTANA : appelle-moi cocaïne dans le coffre d'un mercu hardcore !

On ne peut pas plaire à tous comme Marco, c'est Tony Montana !

Ali Patchino t'as ma parole c'est tout bénéf c'est pour El Pequino ! Mon rap planqué comme du bédou dans les couilles, illicite tu me pé-cho chez moi, vas-y grouille ! Appelle-moi Carlos ou encore Pablo numéro d'écrou écrit sur tous les tableaux ! Pour mes affaires moi je fais de la compta, si tu carottes mes thunes ça fera ratatata ! Appelle moi Criminel comme Al Capone j'te fous la tête comme dans un zouk system depuis tu bétonnes.

REFRAIN : Que tous les scar-la crient mon nom, Alibi j'viens kicker mon nom représenter mon nom je suis violent sur le violon comme si le rap lui-même m'avait mis au monde, MC crie mon nom Shimmy Yo, Shimmy Yo ! » (Crie mon nom)

Les films d'Al Pacino, Lucy Marciano et de Robert de Niro me motivaient car leurs personnages avaient tous des caractères tenaces. On en visionnait souvent avec des potes. Il y en avait un dont le père avait une grosse collection de VHS avec tous les films de gangsters et d'action. Il organisait souvent des séances de cinéma chez lui et on payait chacun 1 franc pour regarder les films du daron.

C'était un cinéma clandestin en quelque sorte et on se débrouillait avec lui. On venait à plusieurs chez lui, on regardait des films de gangsters et aussi les films de Bruce Lee. On était un groupe de 4 ou 5 potes et ça m'arrivait aussi d'aller à plusieurs séances pour revoir mes films préférés. J'aimais les regarder plusieurs fois de suite, pour revivre mes scènes préférées et réécouter mes répliques fétiches. Parfois on rejouait des scènes de film entre potes dans les halls, en bas de la cité, ça arrivait qu'on s'amuse comme ça, juste pour le plaisir de rigoler entre nous. J'aimais bien aussi les musiques qui accompagnaient certaines scènes.

On avait tous envie de réussir, on kiffait la vie, on sortait, on aimait pouvoir se saper avec des marques et le trafic était plus à notre portée que les études, il nous permettait aussi de réaliser certains kifs rapidement. On baignait dans le milieu de la débrouille depuis l'enfance, pas dans nos familles mais dans la rue et l'environnement compte souvent plus que la famille et influence les jeunes. En voyant les films d'Al Pacino, de Robert de Niro, d'Andy Garcia ou de

Marlon Brando, on revivait en fonction réalité qui existait autour de nous et qui nous conditionnait. On adorait les scènes de violence, les scènes où les personnages parlaient d'argent, la scène de la montgolfière où il dit « le monde est à moi », j'aime les incarnations de la détermination des personnages Hollywoodien et dans la vie, les gens qui sont déterminés. J'aime beaucoup ce trait de caractère. J'aime bien aussi les voitures mais c'est surtout le côté déterminé des héros qui sont prêts à tout pour s'en sortir qui me plaît le plus et qui me parle en premier dans ce genre de films.

Au fond de moi, j'ai toujours eu l'envie viscérale et la détermination pour réussir ma vie dans le rap, même si je ne savais pas comment j'y arriverais. J'avais eu très tôt cette envie de réussir à réaliser mes rêves. Le côté tenace je l'avais déjà, et j'aimais regarder ce genre de films parce que c'était une forme de motivation pour moi. Le trafic était un moyen de trouver de l'argent et de tenir financièrement, mais pas un but dans la vie.

Le style hardcore a toujours été le meilleur moyen d'exprimer la vie dure dans laquelle j'ai grandi, avec son lot d'injustices et de violence. Les prises de conscience de mon adolescence et la privation de ma liberté avec la prison pour beaucoup de mecs de ma cité, le business, la vie dans le ghetto, inspiraient mes chansons. Mon rap est aussi hard et âpre que ma vie et celle de ceux qui m'écoutent. Mes titres expriment le malheur et les inquiétudes de tous les gens du ghetto.

Le rap est une grande aventure collective qui a traversé les frontières de l'Amérique et du Pacifique. On rap sur nos origines urbaines hip hop mais aussi de nos origines sociales modestes, de population pauvre parquées dans la cité-ghetto qui partagent autant la misère que l'espoir, la



musique, les inquiétudes et les révoltes. Le partage de la galère et du sentiment d'injustice sociale sous fond de révolte, c'est ça le rap. Mais c'est aussi une soupape pour ne pas péter les plombs, le rap a toujours eu un côté défouloir que je ne trouvais pas dans d'autres musiques. Il permet d'exorciser des souffrances et de catalyser la colère face aux injustices qu'on encaisse. Mon style a toujours été hardcore, et je suis resté fidèle aux rappers américains des années 90 qui m'ont inspiré depuis le début.

Mon père était mort, j'étais l'aîné et je devais aider ma mère, mon frère et ma sœur cadets, en plus de ma propre famille avec ma femme est mes deux enfants.

J'ai très mal vécu la mort de mon père, à son enterrement il y a eu beaucoup de monde avec la famille beaucoup d'amis proches qui venaient manger chez nous et de gens qui le connaissaient. Je me souviens que j'étais calme tout le long de l'enterrement et quand on est rentré à la maison, je suis parti en sanglots. J'ai commencé à pleurer avec mon frère et ma sœur. Pendant l'enterrement, on a réussi à se maîtriser avec une force qui venait de je ne sais où et dès qu'on est rentrés, je me suis effondré, j'ai réalisé qu'il n'était plus là. Ma mère était digne, quand on a pleuré, elle nous a pris dans ses bras, et je pense que sa peine sortait quand elle était seule, on ne le voyait pas trop, elle nous protégeait. Je pense qu'elle devait plus pleurer avec mes tantes, mais pas devant nous, elle ne le montrait pas trop. Je devais avoir 18-19 ans, mon frère était mineur.

La figure protectrice de mon père qui partait, il y a eu ce côté-là où je me suis dit que j'allais remplacer le père, ma mère galérait avec un salaire et des enfants à charge, il n'y a pas que ça mais il y a aussi qui a joué avec mon parcours. Ça a joué. En parlant avec les grands, ils disaient que c'était

possible, on a discuté, certains grands avaient entendu dire que j'avais perdu mon père, au début c'était pas une vraie demande mais de fil en aiguille, c'est arrivé et ça s'est fait.

C'est une série de choses qui se sont passées, je ne voyais plus les choses comme avant. Je ne sais pas que je n'aurais pas fait de business si mon père était resté vivant, mais je ne sais pas, vraiment pas. Ma mère, je ne lui disais pas mais elle l'a découvert après, quand j'ai pu m'acheter une voiture, à certains détails qui ne trompent pas, certains voisins aussi qui lui parlaient. Je me rappelle d'embrouilles avec des voisins parce que j'ai fini par savoir qu'ils avaient café des trucs à ma mère, je suis allé leur faire comprendre ça de manière violente verbalement, pas physiquement, ils l'ont dit à ma mère, elle le savait et elle le vivait très mal. C'est dramatique pour les parents. Dans les quartiers, les parents se soutiennent et ils s'entraident, quand un jeune commence à dealer, s'ils le voient, ils préviennent les parents pour qu'ils essayent avant que ça soit trop tard pour le jeune, parce qu'on ne sort pas du trafic comme ça et c'est un engrenage qui se met en route dès qu'on met les pieds dedans.

Du vivant de mon père, on n'avait jamais manqué rien. Ni d'affection, ni d'argent même si on vivait modestement et que mes parents comptaient chaque dépense pour qu'on puisse profiter de vacances en famille chaque année. Ils s'étaient installés à la Courneuve quand j'avais 9 ans, et avant, on a vécu à Paris dans le quartier de Blanche.

J'avais envie de trouver une solution rapide pour aider ma famille à payer les factures et éviter que des dettes s'accroissent, parce que la dégringolade peut aller très vite et conduire à la catastrophe, aux coupures d'électricité, à la

saisie et à la honte dans le quartier. La perspective de tomber plus bas et de perdre sa dignité, c'est inimaginable parce que c'est risqué de ne jamais pouvoir se relever. Les assistances sociales n'ont pas beaucoup de moyens pour aider les familles en difficulté et empêcher qu'elles ne basculent dans la précarité. Il n'y a pas de dispositif social de prévention. Les aides tombent sous certaines conditions et c'est souvent inapproprié, il manque toujours une condition ou un papier. Donc je savais qu'il fallait trouver une solution rapide pour trouver de l'argent pour éviter cet engrenage.

Ce qu'on cherche aussi dans le business, il ne faut pas se mentir, c'est un peu d'adrénaline, une reconnaissance d'apparence, ce qui nous permet de se faire plaisir, de se saper avec des marques, et ressembler à ceux qui ont grandi dans l'abondance ou dans les familles où l'avenir rime avec projet. Pour eux ces marques c'est leur sape de loisirs et ils se tapent des montées d'adrénaline autrement, ils sont dans un autre trip, une autre réalité. Pour nous, la sape et le style street sont un aboutissement, une réussite et un emblème qu'on porte fièrement.

Dans ce milieu-là, quand on fait du business, on a des concurrents qui en font aussi, pour les mêmes raisons que nous. Et chacun veut en faire plus que l'autre, veut avoir le monopole sur l'autre à cause des bénéfices que cela engendre. Ça entraîne automatiquement de grosses rivalités, avec de gros règlements de compte à la clé. C'est une réalité, et j'étais en pleine immersion dans ce système.

Mon frère a plusieurs années de moins que moi et j'ai toujours voulu le protéger de tout. Au début de mes activités, il ne venait pas avec nous et je le tenais éloigné du business. Je ne lui racontais pas ce que je faisais et quand il a

commencé à grandir, il a entendu les rumeurs qui circulaient sur moi dans la cité, et quand il a été plus grand, j'ai un peu cherché à discuter avec lui. Quand il me disait qu'il entendait que son grand frère avait fait ceci ou cela, j'essayais tant bien que mal de le protéger à ma manière, je ne suis pas certain que ça été vraiment efficace, mais j'essayais en tout cas, j'essayais d'arrondir les angles, sur certaines histoires, et si j'avais fait un truc assez grave j'essayais de minimiser à ses oreilles. Je ne sais pas si j'ai vraiment réussi puisqu'il est rentré dans des trucs aussi après donc je ne pense pas mais j'essayais en tant que grand frère de le mettre sur le droit chemin, alors que je n'y étais pas moi-même puisque je m'étais égaré avant lui. J'avais conscience de mon rôle de grand-frère avec tout ce que ça représente comme responsabilités et je n'ai jamais cherché à l'entraîner. En fait il m'admirait dans ce que je faisais, et parce que j'étais considéré comme un chaud. Par contre, je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas l'inciter à m'emboîter le pas

Après sa majorité à un moment où je me suis retrouvé dans des gros problèmes face à certaines équipes, il m'a dit qu'il était prêt à rentrer dans ces histoires, parce que ça le touchait et qu'il était prêt, il m'a dit :

- « Je suis ton frère et si on s'attaque à toi, on s'attaque à moi aussi. »

Il m'a fait comprendre qu'il était prêt à se bouger et réagir, c'est comme ça que mon petit frère est devenu un des membres de mon équipe. De fil en aiguille, il est rentré dans les business avec moi, c'était après la mort de notre père et du vivant de notre mère. Et malgré sa jeunesse il était plutôt mature.

Et même si ce n'était pas ce que je voulais à l'origine pour lui, j'ai quand même accepté à cause de sa détermination. Il risquait de rejoindre un autre business dans le contexte de l'époque, alors il valait mieux que je le prenne avec moi et qu'il bosse dans mon équipe. Je savais aussi qu'on pourrait compter l'un sur l'autre sans l'ombre d'une hésitation et sa présence à mes côtés me rassurait. J'avais une totale confiance en lui pour me seconder et dans le même temps, je pouvais veiller sur lui de près puisqu'on travaillait ensemble.

On est toujours resté unis comme les doigts de la main dans le business comme dans la vie de famille.

Notre nouveau business était implanté à Villetaneuse sur les passerelles près de l'université et avait été mis en place par quelques mecs du coin. On l'avait repris après une négociation tendue avec ceux qui le géraient avant nous. On avait privatisé la zone de façon musclée, sans tir, ni violence physique, mais avec nos armes à la ceinture, et avec les arguments convaincants. On les avait intimidés et ils nous avaient cédé leur territoire. Avec l'équipe que j'avais montée, on avait déjà une petite expérience du trafic sur la Courneuve. Villetaneuse nous faisait passer sur un marché plus ambitieux, avec une meilleure clientèle, beaucoup d'étudiants et des clients venus d'autres quartiers. On ne voulait pas lâcher ce secteur, acquis à la force de la négociation et de la persuasion et on mettait toute notre énergie pour le garder.

Sur notre nouveau secteur, sur les hauteurs de Villetaneuse, au niveau des passerelles qui surplombent les environs, on pouvait tout voir en contre bas, contrôler les allées et venues des gens et des bagnoles, des clients, des bandes rivales et des flics.

EXTRAIT

## La déclaration de guerre

Il y a eu un moment où des gars d'une équipe adverse sont venus nous défier sur notre territoire. C'était des concurrents qui venaient d'Épinay sur Seine. Ils avaient bien préparé leur coup et ont estropié un jeune guetteur qui travaillait pour nous. Il devait avoir 15 ans. On n'était pas dans le secteur à ce moment-là, mes lieutenants, mon frère et moi. Il était resté seul et sans personne de solide avec lui. Il n'a pas pu faire face à cette bande de plusieurs mecs balaises déterminés à le massacrer. J'étais le boss, je n'avais laissé personne d'autre à ce moment-là avec lui pour le défendre et lui prêter main forte, tout simplement parce qu'on ne s'attendait pas à une attaque violente et sans pourparlers préalables. Ils n'avaient pas cherché à négocier en venant nous parler, comme on l'avait fait avec les mecs d'avant ils sont directement passés aux actes. On a été prévenus par téléphone après que ça se soit passé et c'était déjà trop tard pour le guetteur. Quand on est arrivé sur place, on l'a trouvé salement blessé, ils l'avaient laissé sur le béton comme un chien.

Ce message, c'était pour nous avertir qu'ils voulaient prendre à leur compte notre business et notre territoire, c'était une provocation aussi violente qu'imprévisible et sans ambiguïté ; on a été secoué par cette ouverture des hostilités par des mecs qu'on ne calculait même pas, qu'on connaissait vaguement de vue, sans plus.

Au début, il y avait des mecs au-dessus qui me fournissaient du matériel mais après justement quand j'ai voulu passer au-dessus de ça et avoir mon propre business, mon propre réseau, j'ai été entraîné dans les problèmes. Et justement certains affrontements ont été déclenchés à cause de ça et des mecs au-dessus de nous qui n'étaient pas de la

cité, qui arrivaient à entretenir et à forcer les rivalités en colportant les fausses rumeurs, en disant à untel et untel : « c'est tel mec qui veut prendre plus que toi ». Ils montaient les équipes les unes contre les autres. Ca ne pouvait en arriver qu'à la violence dans ce contexte ou des mecs tiraient les ficelles d'en haut pour servir leurs propres intérêts en créant artificiellement des conflits et en créant des rivalités entre les équipes concurrentes. Et ces gars-là qui étaient au-dessus, je ne pense même pas qu'ils ont fait de la prison à cette époque, quand tout a dérapé dans la violence. Au moment de ces règlements de compte, je pense qu'eux s'en sont sortis, qu'ils sont passés à travers les mailles du filet, parce qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Les premiers contacts que j'ai eu dans le business n'étaient pas forcément de la cité mais c'était des mecs qui avaient l'air d'être des mecs issus de la cité, même s'ils venaient d'ailleurs. Et ils bossaient encore au-dessus avec d'autres mecs qui ne venaient pas du tout de la Cité. Les barons.

Après cette déclaration de guerre qu'on venait de subir, on n'avait pas d'autre choix que de leur rendre la monnaie de leur pièce. C'est la loi du ghetto. On devait s'expliquer avec ces mecs d'Epinay, qui nous défiaient frontalement pour défendre notre réputation et notre territoire. On était prêt à se battre pour chaque membre de l'équipe et pour garder le contrôle de notre business. On avait agi à la loyale par la négociation avec les mecs qu'on avait délogés – c'est la loi du marché- et ceux qui nous attaquaient agissaient à la déloyale en frappant un de nos guetteurs isolé et pas assez solide face à plusieurs mecs.

On a voulu riposter le jour même parce qu'on était très énervés, contrariés et choqués de voir notre jeune guetteur estropié. On a décidé d'employer la manière forte pour leur



répondre en allant sur leur terrain avec les mêmes méthodes qu'eux, la baston. On voulait leur montrer qu'on n'était pas des lâches, des minables, qu'on avait du répondant et que ce qu'ils avaient fait au jeune de notre équipe aurait des conséquences pour eux.

Il n'y a pas de place pour les faibles dans le business. On doit être chaud pour survivre. Sinon, ce n'est pas la peine de commencer à dealer, il faut savoir où on met les pieds avant d'y aller ; même si, au départ, on ne sait pas à quel point ça peut faire basculer une vie, un destin et celui de tout l'entourage, à commencer par la famille. Il faut être prêt à défendre son territoire, sans partage quand on débute dans le deal, sinon on se le fait méchamment carotter.

Dans les cités, on a appris à réagir au pied levé dès l'enfance quand on est face à la violence. Au biberon, on a assimilé les codes de la survie et de la loi du plus fort parce que la pauvreté est une réalité dure et sans pitié. On vient au monde dans des familles qui se battent au quotidien, qui galèrent et où tout équilibre est fragile, précaire, instable, encore plus pour celles qui ont des cartes de séjour. C'est la sélection naturelle sociale en quelque sorte. On y vit au jour le jour, sans savoir quelle tuile peut nous tomber sur la tête sans prévenir. A moins que la tuile ne tombe sur la tête des voisins...

A cette époque des années 90, dans notre cité de la Courneuve et dans d'autres zones du 93, c'était beaucoup de bagarres, de bordel et de trafic. Sa mauvaise réputation était normale en réalité, j'ai vécu tout ça avec des potes qui faisaient des allers retours en prison, des potes avec qui j'avais grandi, qui eux étaient impliqués dans pas mal de choses, mais qui restaient mes potes malgré tout. Du coup, je me retrouvais déjà dans des ambiances bizarres depuis

des années avant que cela soit mon tour.

Des règlements de comptes pour des trafics, ça a toujours existé et j'en ai toujours connu. C'était entre cités, dans ces années et il y avait moins de coups de feu que maintenant, c'était plus à la main que les gars s'affrontaient, et c'était généralement en bandes. Cela pouvait se régler à la manière forte aussi et on pouvait se faire tomber dessus par l'équipe adverse et on pouvait se faire lyncher d'un côté comme de l'autre par ceux d'en face. Cela a été jusqu'à des morts. Il y avait moins d'armes à feu que maintenant mais il y a eu des morts quand même. Quand on est dans une cité depuis tellement longtemps, qu'on a grandi là, on n'est pas très étonné de cette violence, c'est notre famille qui nous prévient qu'il ne faut pas y aller, d'essayer de ne pas trainer la, d'éviter les histoires le plus possible, à cause des conséquences qui peuvent être graves. Mais on baigne dedans depuis l'adolescence et on est souvent entraîné malgré soi dans les mauvais pas des autres. On sait que l'argent du trafic a un prix, une contrepartie lourde avec la prison, les règlements de compte, les tensions et la vie en marge de la société, qui oblige à vivre au jour le jour ou parfois même dans la clandestinité. Cela paraît presque banal tellement c'est la norme.

On n'avait pas vraiment le choix dans ce genre de situation et on devait répliquer sans délai, pour l'honneur, pour se faire respecter et pour dire qu'on n'allait pas s'allonger comme ça, ni leur céder notre business. C'était une question de crédibilité et de réputation à tenir au nom de notre équipe et de notre cité d'origine, la cité des 4000 à la Courneuve.

On était super en colère après cette attaque et on a réagi à

chaud, sans avoir mis au point une stratégie et analysé différentes hypothèses. On est parti chez eux en bagnole, à Epinay sur Seine, et comme on n'a pas trouvé grand monde sur place, on a fait un peu n'importe quoi, à coups d'accélérateurs, les vitres baissées, la musique à fond et en scannant tous les mecs de leur quartier, en scrutant tous les halls et les recoins en espérant pouvoir déloger ceux qui nous avaient défiés pour leur régler leur compte. On a fait un maximum de bruit pour marquer les esprits et transmettre le message de notre passage. On voulait qu'ils comprennent qu'on allait leur apprendre à nous respecter et à lâcher notre business. On a tiré partout, on a cassé tout ce qu'on a trouvé sur notre chemin. C'était du grand n'importe quoi, et surtout, c'était inutile.

Au bout d'un moment, on a finalement décidé de repartir et d'arrêter de les chercher. On était très déçus de ne pas avoir pu les attraper et on est resté sur notre faim de vengeance même si on a quand même eu une petite consolation puisqu'on savait que notre virée n'était pas passée inaperçue. On savait aussi qu'on les retrouverait une autre fois. Le monde des cités est petit et le trafic tourne autour de quelques bandes qui finissent toujours par se croiser.

On venait de faire quelque chose de stérile, puisqu'on n'avait ni vengé notre jeune, ni réglé le problème même si on était trop énervé pour s'en rendre compte à ce moment-là et pour imaginer les conséquences que ça allait déclencher. Mais on était dans l'état d'esprit où on ne regrettait pas d'y être allés vu que face à leur déclaration de guerre on ne pouvait pas rester sans réagir.

EXTRAIT